

Nouvelle-Angleterre, où j'avais quelques parents à voir, et pour visiter aussi les centres Canadiens déjà si nombreux dans cette partie des États.

Ma première étape fut à Springfield, dans le Massachusetts. Springfield est déjà une charmante petite ville, avec ses maisons bourgeoises si coquettes, ses usines, ses boutiques etc. Après avoir mis pied à terre à l'hôtel voisin, réconforté mon estomac et réparé le désordre de ma toilette, qu'une nuit dans les chars amène inévitablement, je retourne à la gare dans l'espérance de rencontrer là peut-être quelques connaissances, parmi les flaneurs qui guettent l'arrivée et le départ des trains pour y trouver des sujets de distraction et d'amusement.

—Mais comment, c'est Jacques Beaudoin, dis-je en arrivant, en serrant la main d'un brave canadien fumant tranquillement sa pipe sur un banc dans la salle d'attente, en compagnie de deux autres compatriotes en apparence ?

*Jacques.*—Mais je ne vous connais pas, répond celui-ci d'un air embarrassé, et paraissant chercher dans ses souvenirs.

*Chrysologue.*—Comment tu ne me reconnais pas ? Mais tu ne m'as pas donc vu arriver ? regarde moi marcher.

A peine eus-je fait quelques pas, que mon boîtement le remit dans ses souvenirs, et qu'il me sauta au cou en s'écriant :

*Jacques.*—Oh ! le Père Chrysologue ; qu'il y a longtemps que je vous ai vu, et qu'il me fait plaisir de vous revoir ! Mais nous arrivons du pays ? comment vont les affaires là-bas ? Les temps sont-ils meilleurs pour les journaliers en Canada ?—Et les questions se succédaient les unes aux autres sans attendre de réponses.

*Chrysologue.*—Oui, Jacques, il y a déjà au moins dix ans que nous nous sommes rencontrés, lorsque je te quittai à la gare de Richmond, au moment où tu prenais la route des États. Depuis lors les affaires ont guère changé. Les temps sont durs il est vrai, mais le travail joint à l'économie assure toujours la vie à ceux qui veulent s'y livrer. Les ouvriers louent leurs bras, les cultivateurs sèment et récoltent, et pour être heureux, il ne s'agit que de le vouloir, car, la vie a partout ses labeurs, ses peines et ses traverses.

*Pierre.*—Comment dites-vous ? que pour être heureux, il suffit de le vouloir ?

*Jacques.*—C'est mon ami Pierre Durand, fit Jacques, en me présentant son voisin, et cet autre, en me montrant